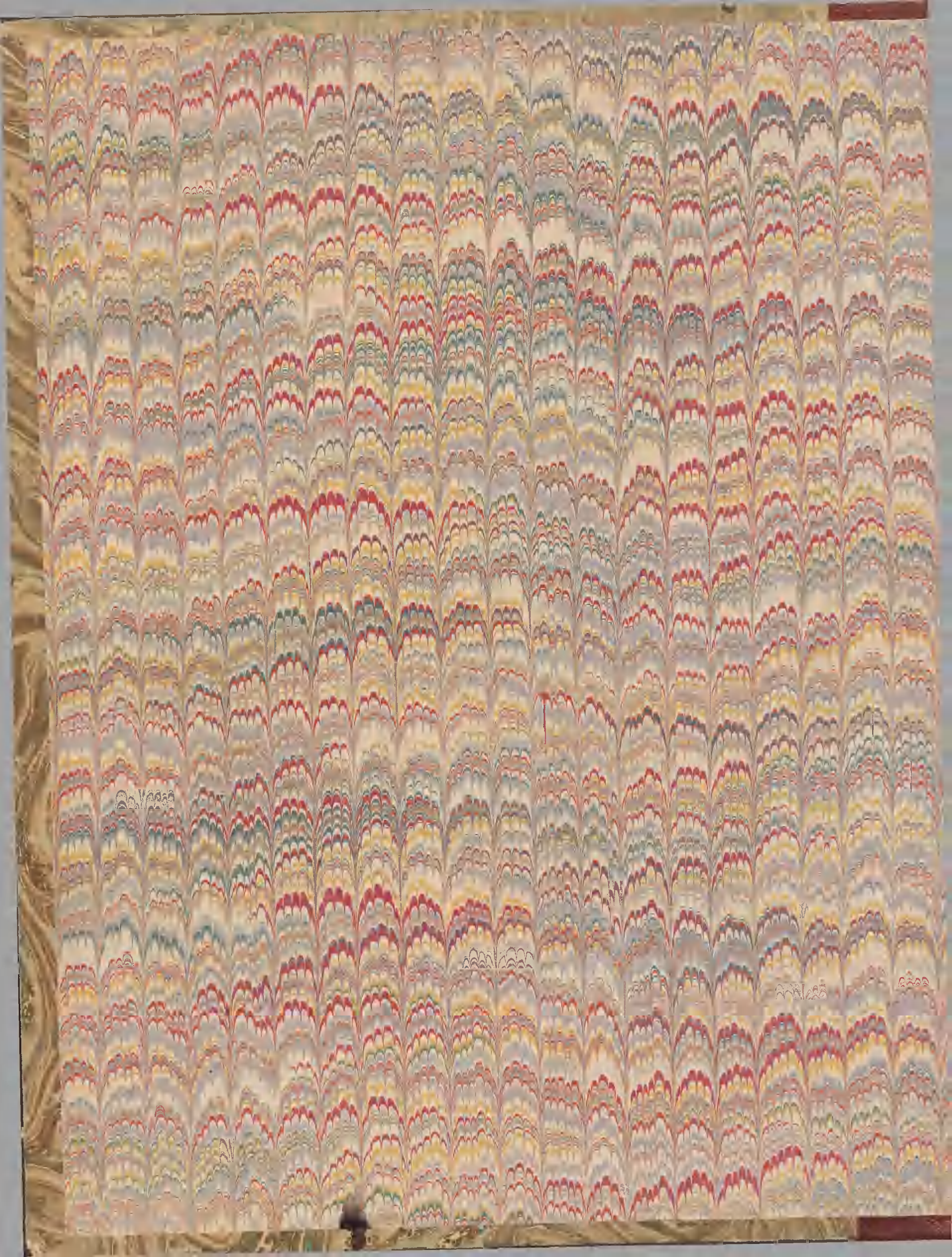


SAUMUR
BIBLIOTHÈQUE
EAABC

COLONEL DECARPENTRY

PRÉPARATION
aux Epreuves de Dressage

PIAFFER ET PASSAGE

PROFESSEUR

P. S.

par *Jacobi* et *Sainte-Ennmie*

Septembre 1931

Tous droits de traduction réservés

PRÉFACE

du COLONEL DANLOUX

Écuyer en chef à l'École de Saumur

" Piaffer et Passage " vient à son heure et répond à un but précis : faciliter la tâche des cavaliers qui préparent la reprise difficile de l'épreuve olympique.

Travaillant seuls le plus souvent, ils n'obtiennent dans l'exécution de ces deux airs que de médiocres résultats.

Un guide leur manquait pour les conduire dans la voie du progrès.

Ils ne pourront trouver que de précieux conseils dans ces quelques pages dictées par l'expérience, si sobrement et clairement écrites, et où l'auteur, avec une sincérité et une modestie qui lui font honneur, n'hésite pas à se critiquer lui-même pour mieux se faire comprendre.

Mon cher Decarpentry, tu étais particulièrement qualifié pour traiter ce sujet difficile.

La plupart de nos concurrents n'ont suivi que ces deux cours et sont par conséquent moins préparés à finir leurs chevaux au trot qu'au galop (°).

J'ai pensé qu'il pourrait leur être utile de trouver une progression basée sur les préceptes de nos grands écuyers. J'y ai joint quelques observations sur la mise en pratique de ces préceptes, sous forme de critiques appliquées aux photographies d'un même cheval, monté par un même cavalier, dont je connais particulièrement bien la médiocrité.

(Clichés de Blanchaud, photographe de l'Ecole de Cavalerie).

(°) *Le cours de perfectionnement équestre, qui comprend l'enseignement complet de l'équitation académique, est d'institution récente, et n'est suivi que par un très petit nombre d'officiers.*

PIAFFER ET PASSAGE

I

ORDRE DANS LEQUEL IL CONVIENT DE PROCÉDER A L'ÉTUDE DE CES DEUX AIRS

L'ANCIENNE école, et celle de Baucher, prescrivent de rechercher d'abord le piaffer, puis le passage par développement en avant du piaffer.

Au contraire, Fillis et Saint-Phalle recherchent d'abord le passage, puis le ralentissent jusqu'au piaffer.

Il est hors de doute que ces deux airs peuvent atteindre la perfection, quel que soit l'ordre dans lequel ils ont été recherchés, lorsqu'ils sont enseignés au cheval par un maître.

Mais pour des cavaliers moins habiles, et en vue des épreuves actuelles de dressage de la Fédération Equestre Internationale, il paraît préférable de s'en tenir aux errements des anciens, pour les raisons suivantes :

1° Le style du passage issu du piaffer est généralement plus académique et plus conforme à la définition de la Fédération Equestre

Internationale en ce qui concerne l'élévation des avant-bras, la flexion des genoux, la verticalité des canons antérieurs, et l'élévation relative des membres antérieurs et postérieurs, tandis que le passage issu du trot est souvent plus étendu que relevé, et d'un style moins classique.

2° Certaines irrégularités des allures diagonales, souvent presque imperceptibles au trot, sont encore difficilement observables au passage, malgré le développement qu'elles y prennent *toujours*, et elles n'apparaissent nettement qu'au piaffer.

Dans le cas où le piaffer est issu du passage, et lorsqu'il est par conséquent l'aboutissement d'un long travail pendant lequel ces irrégularités se sont enracinées par l'habitude, il devient très difficile de les redresser — quand il n'est pas trop tard pour pouvoir y parvenir.

En commençant au contraire par le piaffer, on observe plus facilement l'irrégularité du développement des deux diagonaux, et on peut entreprendre de la corriger avant qu'elle ne soit invétérée.

Je me propose d'exposer la préparation et le perfectionnement progressif du piaffer obtenu directement, puis le développement du passage issu du piaffer.

La progression que j'indique me paraît, parmi celles qui peuvent conduire au piaffer, la suite logique et le complément de la méthode de dressage employée par la majorité de nos cavaliers militaires, que j'ai été en mesure d'observer pour la plupart pendant de longues années.

QUAND PEUT-ON SANS INCONVÉNIENTS COMMENCER LE DRESSAGE AU PIAFFER ?

Quand le cheval est entièrement fini au pas et au trot.

Il est en particulier indispensable qu'il exécute, sans aucune altération de la mise en main :

Les changements de vitesse au trot et *surtout : le départ de pied ferme au trot, et l'arrêt franc du trot.*

Le travail de deux pistes, et notamment la volte serrée les hanches en dedans au trot.

Pour fixer les idées, j'adopte les définitions suivantes :

MISE EN MAIN. — Soumission absolue de la mâchoire *dans le ramener*, caractérisée par " son détachement moelleux..... au premier appel de la main. (Gral L'Hotte) ".

RAMENER. — Verticalité de la tête (ou position de celle-ci voisine de la verticale, au delà) *la nuque restant toujours le point le plus élevé de l'encolure.*

DEMI-ARRÊT. — Action ferme de bas en haut sur rênes *tendues*, et doigts *bien fermés*, suivie rapidement du relâchement progressif des doigts, et d'une cession de main.

Cette action présente de l'analogie avec celle qui permet " d'arracher " de terre un lourd pavé placé au pied d'un escalier, pour le déposer délicatement sur une des marches de cet escalier, *sans endommager en quoi que ce soit* la surface de cette marche, et sans faire de bruit.

COMMENT PRÉPARER LE PIAFFER

Exécuter alternativement, d'abord à d'assez longs intervalles, les deux exercices suivants :

— Départ de pied ferme au trot, suivi de l'arrêt.

— Arrêt du trot, suivi du départ au trot.

Dans le premier de ces deux exercices, le nombre de battues entre le départ et l'arrêt sera diminué progressivement.

La mesure dans laquelle ce nombre peut être diminué est indiquée par la mise en main. Dès que celle-ci s'altère, c'est que le cheval n'est pas assez assoupli pour pouvoir exécuter aussi rapidement qu'on le lui demande le changement d'équilibre nécessaire pour passer du mouvement à la station et réciproquement.

La réduction doit donc se faire battue par battue.

Dans le second exercice, la longueur du temps d'arrêt sera réduite aussi progressivement.

La conservation de la mise en main indiquera également la mesure à donner à cette réduction de temps entre l'arrêt et le départ.

Le trot doit être assez lent, mais franc et bien marqué.

Arrêter et partir rigoureusement droit.

Quand le cheval exécute sans perdre sa mise en main chacun de ces deux exercices, sur des temps de trot de quelques battues, et des arrêts de quelques secondes, répétés cinq ou six fois de suite, finir la

série par un bon temps de trot suivi d'un arrêt prolongé, avec mise en main confirmée sur serrement des doigts, terminée par un long repos en place, les rênes abandonnées sur l'encolure.

Dans ce travail, il importe d'observer scrupuleusement le principe " Mains sans jambes, jambes sans main ", c'est-à-dire :

Ne jamais augmenter *en même temps* l'intensité d'action des aides supérieures et celle des aides inférieures.

Si la *main* agit ou augmente l'intensité de l'action qu'elle exerçait auparavant, les *jambes* doivent ou bien conserver l'intensité de l'action qu'elles exerçaient au moment où la main augmente la sienne, ou bien la diminuer, suivant les cas, *mais ne jamais l'augmenter* pendant la durée de l'action ou du surcroît d'action de la main.

Si les jambes agissent, ou augmentent leur action, la main doit rester passive, ou rendre, suivant les cas.

Le contact des talons avec les flancs, et celui de la main avec la bouche doivent rester assez intimes pour que les actions alternatives de mains et de jambes puissent se succéder rapidement sans le moindre à-coup.

Au degré de dressage que le cheval doit avoir atteint, les augmentations d'action des aides nécessaires pour obtenir le travail dont il est question sont très faibles, et la *cession* de l'aide qui n'agit pas est généralement inutile : il suffit qu'elle n'augmente pas son action en opposition directe et simultanée avec celle de l'aide agissante.

Si toutefois le cheval vient à s'endormir sur les jambes, attaquer des talons en rendant franchement de la main.

Si le cheval s'alourdit sur la main, demi-arrêt franc, avec cession de jambes.

Puis reprendre : jambes actives, main fixe ; main active, jambes fixes.

Eviter les fautes d'assiette, et particulièrement, quand la main agit, le retrait des épaules et du buste, qui surcharge les hanches.

S'efforcer de rester vertical, éperons, ischions, épaules sur la même ligne ; appuyer davantage sur les étriers et moins sur l'assiette quand l'arrière-main s'éteint.

Eviter les fautes de la main, passant trop brusquement de l'activité à la passivité, ou inversement. L'étendue de ses mouvements doit être strictement limitée à l'indispensable, et devenir imperceptible quand le cheval est mûr pour aborder le piaffer.

Eviter les fautes analogues de jambes.

COMMENT COMMENCER LE PIAFFER

Alterner comme précédemment l'action des jambes et celle des mains, en passant de l'une à l'autre dès que la première a obtenu un commencement d'exécution et *avant qu'elle ait entièrement produit son effet.*

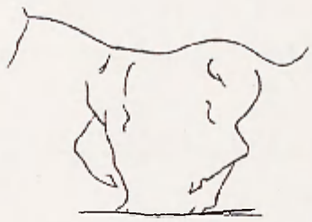
Dès que le cheval se mobilise sous l'action des jambes, qui se relâchent immédiatement, *main*, pour s'efforcer de diminuer l'étendue de la progression *sans arrêter le mouvement.*

Dès que le cheval tend à s'immobiliser sous l'action de la main, qui rend instantanément, *jambes* pour éviter la *cessation complète du mouvement* — et ainsi de suite.

Après quelques alternatives, laisser partir franchement le cheval sur une action de jambes, et après un bon temps de trot, passer à l'arrêt complet sur une action de main, suivi d'un repos prolongé sur place.

Au bout d'un certain nombre de séances, le cheval commencera à conserver la cadence du trot en avançant à peine à chaque battue.

Il faut le laisser faire de lui-même quelques secondes, mais éviter soigneusement de le laisser *s'arrêter* de lui-même, et terminer toujours l'exercice *au commandement* du cavalier, soit par l'arrêt, soit par le développement du trot.



L'attitude d'ensemble dans ce début de piaffer est contrainte. L'épine dorsale n'est pas suffisamment raccourcie, comme elle doit l'être par la flexion de toutes ses courbures. L'ensemble de l'encolure et du tronc dépasse trop, en avant et en arrière, la base de sustentation des membres qui convergent exagérément sous le corps.

Le dessus est contracté, le rein voussé.

Le cavalier se sent surélevé au-dessus du cheval. Ses genoux remontent, poussés par le soulèvement des côtes, dont l'écartement provoque au contraire le resserrement des flancs, qui semblent fuir le contact des mollets du cavalier.

Les contractions des muscles de la croupe provoquent des fouaillements de queue plus ou moins violents.

Les postérieurs s'engagent trop loin en avant, sans flexion suffisante au grasset et au jarret.

Les antérieurs se posent trop en arrière.

Dans chaque diagonal à l'appui, la distance des pieds est trop réduite, la base de sustentation est trop courte pour que le cheval puisse s'y confier longtemps, aussi l'élévation des membres au soutien est-elle faible, et l'alternance des diagonaux souvent précipitée.

L'encolure est généralement trop basse, l'angle à la nuque trop ouvert. La bouche perd sa souplesse, ou, plus souvent encore, exagère nerveusement sa mobilité.

DÉVELOPPER LE PIAFFER

(Voir planche I « Développement du piaffer »).

Lorsque le calme est complet dans ce trot exécuté *presque* sur place, que la régularité de ses battues s'affirme, que les fouaillements de queue diminuent de violence, il faut commencer à modifier l'attitude générale du cheval par le relèvement de l'encolure dans le ramener.

Relèvement de l'encolure. — Le relèvement de l'encolure doit être entrepris d'abord, et progressivement, jusqu'à ce que le bout du nez reste sensiblement au niveau de la pointe des hanches, la mise en main et le ramener demeurant inaltérés.

Aussi longtemps que ce résultat n'est obtenu que sous l'action *persistante* de la main, et cesse avec elle, il doit être considéré comme insuffisant.

Il faut que le cheval conserve *de lui-même* cette attitude, sans chercher à la modifier avant d'en recevoir l'ordre.

Le relèvement de l'encolure diminue peu à peu l'étendue de la progression à chaque battue, souvent jusqu'au mouvement sur place.

Si ce résultat n'est pas encore entièrement atteint, il n'y a pas lieu de s'en préoccuper. Le travail de relèvement des antérieurs achèvera de réduire la progression.

Il arrive au contraire que le cheval recule légèrement au lieu de rester en place.

A moins que ce mouvement rétrograde ne soit indubitablement une manifestation de mauvaise volonté frisant la défense, il faut éviter de

corriger le cheval par une brusque attaque d'éperons, mais le reporter simplement en avant par une action justement graduée des jambes, sans rompre la cadence, et recommencer cette action chaque fois que le cheval, cherchant son équilibre, essaie de le trouver dans le recul.

RAMENER. — La verticalité de la tête ne peut être conservée, quand l'encolure s'élève, que par une augmentation de la flexion à la nuque.

Quand celle-ci est obtenue dans la mise en main parfaite, c'est-à-dire par une obéissance *voulue*, et non forcée, du cheval, elle réagit sur le rachis tout entier, et augmente l'incurvation en souplesse de toutes les courbures naturelles de celui-ci.

La distance du bout du nez à celui de la queue est ainsi diminuée, le corps déborde moins en avant et en arrière des membres, qui se trouvent en outre rapprochés par leurs extrémités *supérieures*. Le cheval, tout en restant rassemblé, devient ainsi moins « *sous lui* » des antérieurs et des postérieurs.

Le dessus se décontracte, s'infléchit, entraînant l'abaissement des hanches et de la pointe des fesses, et par suite la fermeture du grasset et du jarret.

La queue se fixe et s'arrondit.

A leur poser, les antérieurs se rapprochent de la verticale du sommet du garrot, les postérieurs, de la verticale de la pointe des hanches.

L'équilibre du cheval sur chacun de ses diagonaux devient moins instable, car la base de sustentation qu'ils offrent au corps successivement devient moins exiguë par rapport à la longueur de celui-ci.

Le cheval s'y abandonne avec plus de confiance, et ses battues s'espacent davantage.

RELEVER LES ANTÉRIEURS

(Voir planche I « Développement du piaffer »).

Quand le cheval reste avec calme et confiance dans cette attitude, sans altération de la mise en main ni de la cadence, sans chercher à abaisser l'encolure ni à sortir du ramener, on peut entreprendre le relèvement des antérieurs, pour amener progressivement les avant-bras au niveau de la pointe du coude.

On y parvient en chargeant l'antérieur à l'appui, et en prolongeant la durée de cet appui.

Pour conserver l'équilibre, le cheval élève l'antérieur opposé et prolonge la durée du soutien de ce membre.

C'est par l'appui sur l'encolure de la rêne droite, par exemple, que l'on peut charger l'épaule gauche, et décharger la droite.

Cet effet ne se produit exactement que lorsque le cheval obéit sans contraction à l'indication de la rêne, et s'abandonne avec confiance à son action.

Il n'en est généralement pas ainsi au début, et l'instinct du cheval l'incite à se dérober à cette poussée par différentes contractions, dont les plus fréquentes sont les suivantes :

A. — Le cheval refuse plus ou moins de fléchir son encolure dans le sens demandé. L'effet de rêne, au lieu de pouvoir être localisé dans

l'avant-main, comme il est nécessaire, se transmet le long de la colonne vertébrale jusqu'au postérieur gauche et le paralyse plus ou moins.

La cadence s'éteint, d'abord dans l'arrière-main.

B. — Le cheval donne à peu près à son encolure le degré de flexion demandé, mais il le fait par écartement de la tête à droite.

Le transport de poids vers la gauche recherché par le cavalier ne se produit que peu ou pas, et l'épaule droite n'est pas déchargée suffisamment.

L'arrière-main est encore atteint par l'effet de rêne, et son mouvement plus ou moins troublé.

C. — Le cheval donne à peu près à son encolure le degré de flexion demandé, mais en écartant son garrot à gauche. L'épaule gauche s'écarte alors trop pour que le pied antérieur gauche puisse rester en place. Il se déplace brusquement pour se replacer sous l'épaule. La cadence est perdue, d'abord par l'avant-main.

Il n'est guère possible d'éviter entièrement ces réactions de l'instinct, mais il faut tout d'abord éviter de provoquer leur violence. On y parvient dans une certaine mesure par la discrétion des demandes de la main, mais surtout par LEUR OPPORTUNITÉ.

Tout effet d'appui de la rêne droite précédant le poser de l'antérieur gauche déplace ce poser vers la gauche. Il en est de même si l'effet de rêne persiste jusqu'au lever de ce membre.

Le temps pendant lequel doit se produire l'effet de rêne pour obtenir sans désordre le résultat cherché est donc très limité.

Aussi est-il d'abord nécessaire que le cavalier possède parfaitement ce *« sentiment des levers et des posers »*, que l'Ecuyer AUBERT considérait comme la base du tact.

Il faut encore qu'il ait développé son adresse en balançant le cheval entre les différents effets d'une même rêne, et nul exercice n'est plus favorable à ce développement que l'alternance de l'épaule en dedans avec l'appuyer, si parfaitement décrite par le commandant *de Salins* dans ses deux ouvrages qui sont entre toutes les mains. (*)

Dans la pratique, il faut en conséquence :

1°. — Ne jamais chercher à produire l'effet d'appui quand le cheval n'est pas parfaitement dans la mise en main.

2°. — Se contenter pendant longtemps d'un serrement de doigts sur la rêne droite, la main placée sensiblement au-dessus du garrot, au moment du poser de l'antérieur gauche.

3°. — Rectifier ensuite peu à peu, et par tâtonnements, la direction à donner à cette rêne pour que son effet reporte sur l'épaule gauche SEULEMENT l'excédent de poids qu'on veut lui faire supporter, sans atteindre l'arrière-main.

4°. — Augmenter peu à peu l'intensité et la durée du serrement de doigts, en surveillant l'effet obtenu, de manière à les réduire instantanément dès qu'un désordre se manifeste.

Il est naturellement de la plus haute importance que les résultats obtenus soient parfaitement égaux pour les deux épaules. Toutefois dans les débuts, il est presque toujours indispensable d'agir sur l'une d'elles seulement pendant plusieurs battues. On peut même s'en tenir à exercer une seule épaule pendant quelque temps.

Mais dès qu'on a obtenu une ombre d'allègement d'un côté, il faut se hâter de rechercher le même résultat de l'autre — ce qui peut être

---

(*) J. DE SALINS. — *Méthode de dressage rapide du cheval de selle et d'obstacles.* (Oberthur, Rennes, 1925).
— *Secret de l'Art Équestre (Épaule en dedans).* (Oberthur, Rennes, 1931).

plus ou moins long, mais rarement d'une égale durée que pour le premier, le cheval, comme l'homme, n'étant jamais symétrique naturellement.

Il faut ensuite lier les deux effets jusqu'à ce que les battues des deux antérieurs soient parfaitement égales, tout en restant séparées par un intervalle de temps un peu plus long qu'avant le commencement de ce travail.

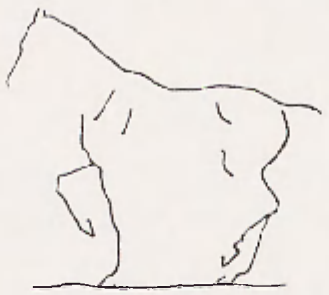
Puis recommencer séparément.

Pendant toute cette période de travail, toute action de main doit cesser dès que l'activité du mouvement diminue.

Les jambes reprennent alors leur action sans brusquerie mais avec fermeté en cas de besoin, jusqu'à ce que les diagonaux retrouvent franchement leur cadence.

Alors les jambes se relâchent, et la main recommence son action.

DÉVELOPPER L'AMPLEUR DU GESTE



Il arrive que la flexion des genoux dépasse l'angle droit, et que les canons antérieurs restent en arrière de la verticale quand les avant-bras se rapprochent de l'horizontale.

Le piaffer perd ainsi de sa correction et de sa grâce.

Cette attitude vicieuse provient de ce que *l'avant-main n'est pas suffisamment déchargé.* L'extension en avant de la partie inférieure du membre suffirait à détruire l'équilibre dans le même sens, et l'instinct du cheval l'en avertit.

Si l'élévation du membre lui est demandée dans cette attitude d'ensemble défectueuse, le cheval ne peut la donner qu'en rapprochant le pied du coude, sans l'avancer, et en fléchissant exagérement le genou.

Il est souvent difficile de remédier à ce défaut, qu'il est au contraire relativement facile d'éviter en attendant, pour demander l'élévation des antérieurs, que l'avant-main soit convenablement déchargé, et permette la verticalité des antérieurs à *leur poser,* placé bien à l'aplomb du sommet du garrot.

Quand cette condition n'a pas été remplie, et que les antérieurs ont commencé de prendre cette forme étriquée de mouvement, il faut aban-

donner entièrement la recherche de leur relèvement, et reprendre la progression là où l' " *enjambement* " malencontreux a été commis.

La plupart du temps l'insuffisance d'allègement de l'avant-main ne provient pas, dans ce cas, de celle du relèvement de l'encolure mais surtout de celle du ramener.

Il est à craindre que cette insuffisance de ramener n'ait échappé à l'observation du cavalier bien avant la recherche du piaffer, et déjà dans le travail au trot, au pas, et même à l'arrêt.

Il faut donc remonter dans la progression du dressage aussi haut qu'il est nécessaire pour redresser la faute au point de cette progression où elle commence à apparaître, et obtenir la fixité du ramener dans toute la suite de celle-ci, jusqu'au point où le relèvement des antérieurs dans le piaffer peut être entrepris.

Il y a lieu d'observer en outre que le retrait des canons antérieurs coïncide souvent avec une tendance au recul.

Il faut alors le combattre comme cette dernière, en exigeant une avance à chaque battue, légère mais bien marquée.

DÉVELOPPEMENT

DU

PIAFFER

II

I

Rectifier l'attitnde générale en relevant le devant

I. — ACTION DE MAIN.

Sur la demande de relèvement d'encolure, résistance (voir l'inclinaison des branches du mors).

Le cheval a la croupe haute (voir pointe du profil de celle-ci au-dessus de l'articulation de la hanche). La pointe de la fesse, le grasset, le jarret et le genou sont à peine fléchis. Le cheval est *penché en avant* sur son antérieur gauche posé trop en arrière, tandis que l'antérieur droit ose à peine décoller du sol.

Le cavalier est soulevé par la contraction du dessus (l'horizontale de la pointe des oreilles du cheval passe par sa poche). Ses genoux sont également soulevés, et ses jambes écartées et poussées en avant par le gonflement du thorax (voir distance du genou du cavalier au bord de la selle, du pied à la sangle).

II. — ACTION DE MAIN.

Le cheval cède à la demande de la main (voir degré d'inclinaison du mors). Son dessus s'infléchit (voir descente du cavalier : l'horizontale de la pointe des oreilles du cheval passe au-dessus de l'épaule du cavalier). Le thorax du cheval se dégonfle (voir distance du genou au bord de la selle, du pied à la sangle). Les hanches s'abaissent (la pointe du sommet de la croupe a disparu. La flexion des articulations de l'arrière-main s'accuse, ainsi que l'élévation du postérieur au soutien).

L'avant-main est moins penché en avant (voir distance de la verticale du bout du nez à la pince de l'antérieur à l'appui). L'antérieur au soutien décolle plus franchement. La flexion du genou augmente. Le cavalier est descendu dans le cheval, ses jambes ont repris leur place.

V

IV

III

Développer le geste des antérieurs

III. — ACTION DE MAIN

(de haut en bas et de droite à gauche, pour décharger l'épaule droite).

Le dessus résiste, le thorax se gonfle. L'avant-main cède un peu, l'encolure s'incurve à droite et reflue en arrière. L'attitude fléchie de l'antérieur à l'appui montre qu'il est encore trop en arrière pour permettre un équilibre durable. L'antérieur droit est allégé et élevé, la verticale du genou se rapproche de celle des oreilles. Par suite de la contraction de l'épine dorsale, l'effet de rêne atteint le postérieur gauche et réduit son mouvement.

Le cavalier s'est raidi, son buste penche en arrière, ses jambes filent en avant.

IV. — CESSION DE MAIN ET ACTION DE JAMBES

pour activer les postérieurs.

Le dessus cède, le cavalier redescend dans sa selle. La croupe s'abaisse, les articulations des postérieurs fléchissent. L'antérieur à l'appui, presque vertical, s'est avancé tout près de la place qu'il devrait occuper. L'antérieur droit se dégage visiblement, mais son geste est exagéré par la photo, qui n'est pas prise de plein profil.

V. — FIXITÉ de mains et de jambes, pour laisser le cheval chercher lui-même son équilibre.

Il s'en rapproche, ainsi qu'en témoigne l'amélioration de son attitude d'ensemble, mais il ne l'a pas entièrement trouvé, comme le montre le bâillement de la mâchoire.

La croupe est encore trop haute. Le postérieur à l'appui est bien placé, mais insuffisamment fléchi. Le postérieur au soutien n'est pas non plus suffisamment fléchi, surtout au jarret, de sorte que le boulet n'est pas assez avancé sous la masse, ni le pied suffisamment élevé.

L'antérieur à l'appui est bien placé (la verticale de sa pince atteint le tiers supérieur de l'encolure.

L'antérieur au soutien est correct.

Le cavalier a le buste trop en arrière, ce qui contribue à alourdir le postérieur au soutien.

PASSAGE

Pour passer du piaffer au passage, obtenu par la progression qui vient d'être exposée, il faut abaisser la barrière qu'oppose la main à la poussée des postérieurs, afin de transformer en mouvement en avant une partie de leur dépense d'énergie, dirigée uniquement de bas en haut dans le piaffer.

En général, la cession de la main provoque d'abord chez le cheval une hésitation marquée, qu'il est nécessaire de faire cesser par l'action des jambes, employées franchement, mais avec modération et surtout sans brusquerie.

Le cheval obéit à cette indication en perdant l'équilibre en avant, et en passant au trot ordinaire après deux ou trois battues un peu scandées.

Les premiers jours, il est bon de le laisser trotter franchement quelques dizaines de mètres sans opposition de main, puis de l'arrêter et de le caresser.

Ensuite, on procède de la même manière, mais en recherchant la mise en main le plus tôt possible dès que le mouvement en avant est obtenu, et en faisant suivre la mise en main de l'arrêt.

Lorsque le cheval arrête facilement dans la mise en main, on l'arrête dès que les quelques battues de trot CADENCÉ succédant au piaffer dégénèrent en trot ordinaire.

Enfin, on passe du piaffer au trot cadencé, on arrête net dès que la cadence se perd, on remet le cheval au piaffer, on repart au trot

cadencé, et ainsi de suite jusqu'à ce que le trot cadencé soit conservé facilement dans la mise en main, sans aucune précipitation des battues, en avançant franchement, et lentement.

Il faut avoir grand soin de ne pas partir, au début, du piaffer *« maximum »* du cheval, mais au contraire d'un piaffer peu élevé, mais bien marqué, et surtout parfaitement calme.

En effet, le départ du piaffer au trot cadencé impose au cheval, au début du moins, un surcroît d'effort des postérieurs.

Si l'élévation du piaffer réclamait déjà leur effort maximum, le cheval *« tomberait »* dans un trot cadencé éteint, au lieu de *« s'élancer »* dans un trot cadencé énergique.

Peu à peu, le cheval acquiert de l'adresse par l'exercice, et substitue en grande partie au supplément d'effort des postérieurs une disposition nouvelle de sa masse, qui transforme en mouvement en avant une partie du mouvement exécuté en hauteur dans le piaffer.

On peut alors partir d'un piaffer plus élevé, mais toujours en prenant soin de ne pas laisser s'éteindre la cadence avec le développement en avant du mouvement.

Il ne faut passer au départ d'un piaffer plus élevé que lorsque la cadence du précédent était parfaitement conservée dans le mouvement en avant.

Le trot cadencé se transforme ainsi peu à peu en passage.

DÉPART AU PASSAGE

DU

PIAFFER

III

II

I

I. — Piaffer régulier mais d'un développement inférieur à celui que le cheval peut donner, constituant une base de départ favorable pour obtenir un passage énergique dès son début.

II. — Trop de jambes. Le cheval perd l'équilibre en avant, et se jette sur la main. Malgré cette faute, le *" type "* du passage est satisfaisant.

La photo prise de travers exagère le geste du postérieur, et diminue celui de l'antérieur.

Le cavalier s'est laissé surprendre par l'inertie, son buste est trop en arrière.

III. — Main, pour rétablir l'équilibre (par actions alternatives des deux rênes).

La résistance visible de la bouche correspond au défaut d'engagement du postérieur à l'appui. Les membres au soutien sont corrects.

Le cavalier a les talons en l'air. La position de son buste est meilleure que sur la photo précédente.

V

IV

IV. — La résistance à la main diminue, le postérieur à l'appui s'est avancé, mais la croupe est trop haute, le rein trop creusé. L'antérieur à l'appui s'est posé trop en avant. Les talons du cavalier sont encore plus en l'air ; son buste, en retard sur le mouvement, rejeté en arrière, contribue au creusement du rein.

V. — La résistance a encore diminué ; sans avoir cessé, comme le prouvent l'inclinaison des branches du mors et le bâillement de la mâchoire.

L'attitude générale est meilleure. Le ramener, la flexion du rein sont presque corrects. Le postérieur à l'appui n'est pas encore assez avancé sous la masse, et insuffisamment fléchi. Au contraire, le postérieur au soutien est exagérément fléchi et relevé, sans doute sous l'influence d'un éperon trop en arrière et trop haut. L'antérieur à l'appui est bien placé, l'antérieur au soutien est insuffisamment relevé et fléchi au genou.

Le cavalier est très mal placé, assis trop en arrière, le buste en retard sur le mouvement, les genoux et les talons remontés.

PASSAGE

ISSU

DU TROT

I

II

III

Le passage obtenu en partant du trot prend souvent une forme plus étendue que celle du passage pris sur le piaffer, même chez un cheval commencé par le piaffer, mais il est alors facile d'en modifier le style pour se rapprocher du style classique.

I. — Le cheval est dans son trot naturel, sans rassembler. Par défaut naturel, les postérieurs s'y élèvent toujours plus haut que les antérieurs quand le cavalier n'intervient pas pour modifier cette défectuosité d'allure très sensible.

IL — La mise en main modifie cette différence d'élévation, mais, obtenue trop basse, elle est insuffisante pour l'inverser.

III. — L'inversion est obtenue, mais par abaissement du postérieur, et non, comme il conviendrait, par relèvement de l'antérieur.

IV

V

IV. — L'antérieur se relève, mais le postérieur à l'appui n'est pas suffisamment engagé, d'où perte de la mise en main et du ramener.

V. — Le passage se rapproche, sans l'atteindre, du type classique. Son attitude générale est correcte, mais l'élévation de l'antérieur est insuffisante, et d'ailleurs encore diminuée par la photo qui n'est pas de plein profil.

Le cavalier bénéficie au contraire de cette obliquité, qui lui donne l'apparence d'une position relativement correcte.

IMPRIMERIES OBERTHUR
RENNES - PARIS — 1932